



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale

—••••—

SOMMAIRE

| | |
|-------------------|---|
| HAN RYNER..... | <i>La philosophie d'Ibsen.</i> |
| E. BRIAT..... | <i>Le Syndicalisme.</i> |
| PAUL BUREAU..... | <i>La Crise morale des sociétés modernes. Les théories et les faits.</i> |
| E. ARMAND..... | <i>La crise anarchiste actuelle.</i> |
| CH. PAGOT..... | I. <i>Vie et doctrine de Jésus.</i> — II. <i>Le Sermon sur la montagne.</i> |
| P. VRIGNAULT..... | <i>L'Arlequin-Deucalion de Piron.</i> |
| | <i>Les Livres qui font penser.</i> |
| MOMENHEIM..... | } <i>Correspondance.</i> |
| ROSSIGNOL..... | |

—••••—

ABONNEMENTS

France : Un an : 4 francs. — Six mois : 2 fr.

Étranger : Un an : 6 francs.

—••••—

Le Numéro : 0 fr. 40

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI^e Arr.)

PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Almanach de la Coopération française pour 1904, publié par le Comité central de l'Union Coopérative, sous la direction de M. CH. GIDE, avec la collaboration de MM. de BOYVE, CERNESSON, DAUDÉ-BANCEL, G. DEHERME, DUFOURMANTELLE, HENRI HAYEM, HUMBERT, D^r KOCH, Mme LABERGERIE-DUHAMEL, MUTSCHLER.

On trouvera dans l'Almanach de cette année d'importants documents sur le mouvement coopératif.

En vente à la Coopération des Idées, 0,40; franco, 0,50.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'**avertissement**.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Étranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, Paris.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

UNIVERSITÉ POPULAIRE (Fondée le 23 avril 1898)

157, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 157

OUVERTE TOUS LES JOURS DE 7 A 11 HEURES DU SOIR

Les Cours et Conférences commencent à 8 h. 1/2 du soir

On s'inscrit sans formalités. Cotisation, 0 fr. 50 par mois

PROGRAMME DU MOIS DE FÉVRIER 1904

- Lundi 1. — LE PRINCE DE MONACO, membre de l'Institut : *Les progrès de l'océanographie* (avec projections).
- Mardi 2. — A. CYVOCT : *Le néo-féminisme*.
- Mercredi 3. — Le docteur FOVEAU DE COURMELLES : *Le radium et les corps radio-actifs*.
- Judi 4. — M^{me} A. LAMPÉRIÈRE : *La notion de solidarité considérée comme base d'une morale rationnelle* (Réponse à la Conférence de M. Paul BUREAU : *Une grande illusion : la Solidarité*).
- Vendredi 5. — Groupe d'études : *L'état socialiste, d'après Anton Menger*. II.
- Samedi 6. — M. Paul DESJARDINS : *Les méthodes critiques et leur application à la vie contemporaine*. II. Bacon.
- Dimanche 7. — Au Château, route du Champ d'Entraînement, 4, au Bois de Boulogne, à 4 heures : M. A. PERRIN : *Le Japon* (avec projections). Le soir, au Faubourg : *Concert* organisé par M^{me} CHARLOTTE-VORMÈSE.
- Lundi 8. — M. Victor BASCH, professeur à l'Université de Rennes : *Proudhon*.
- Mardi 9. — M. Augustin CABAT : *Le problème du beau dans la nature et dans l'art*. I. *Examen des systèmes du père André, de Diderot, de Charles Blanc et de Taine*.
- Mercredi 10. — M. KOWNACKI : *La philosophie de Kant* (A l'occasion du centenaire de Kant).
- Judi 11. — M. Maurice VERNES, directeur d'études à l'école pratique des Hautes-Études : *Peut-on concilier le rationalisme et la religion?*
- Vendredi 12. — Groupe d'études : *L'état socialiste, d'après Anton Menger*. III. Dans la grande salle : M. E. MAGNE : *Un troubadour guerrier du XII^e siècle*. Bertrand de Born.
- Samedi 13. — *Conférence organisée par la Chambre syndicale des Ouvriers Ebénistes*. M. BARRAT, enquêteur de l'Office du Travail : *Des conditions de l'apprentissage dans l'industrie*.
- Dimanche 14. — Au Château, route du Champ d'Entraînement, 4, au Bois de Boulogne, à 2 heures : *Grande matinée artistique*, avec le concours de M^{lle} BARTET, de la Comédie Française. Le soir, au Faubourg : *Théâtre populaire de la Coopération des Idées : Le Chemineau*, drame en 5 actes, en vers, de J. Richepin.
- Lundi 15. — M. Pierre VRIGNAULT : *La comédie italienne*. III. *Le théâtre de la foire*.
- Mardi 16. — *Sauterie familiale*.
- Mercredi 17. — M. ALCANTER DE BRAHM : *Les précurseurs littéraires du socialisme*. — *Fouriristes et Saint-Simoniens*.
- Judi 18. — M. Ch. GIDE : *Histoire de la pièce d'un franc*.
- Vendredi 19. — Groupe d'études : *L'individualisme, d'après les conférences de Han Ryner*.
- Samedi 20. — M. FRANC-NOHAIN : *Ames d'enfants* (avec auditions).
- Dimanche 21. — Au Château, route du Champ d'Entraînement, 4, au Bois de Boulogne, à 2 h. 1/2 : M. Louis MARIN : *La Mandchourie* (avec projections). Le soir, au Faubourg : *Représentation organisée par M^{me} S. WEBER, de la Comédie Française : Phèdre*, tragédie en 5 actes, de Jean Racine.
- Lundi 22. — M. Paul BUREAU, professeur à la Faculté libre de droit : *La crise morale des temps nouveaux*. IV. *En marche vers la solution*.
- Mardi 23. — M. Augustin CABAT : *Le problème du beau dans la nature et dans l'art*. *Examen des systèmes de Tolstoï, de Ruskin, de MM. Guillaume et Scailles*.
- Mercredi 24. — M. J. CHANLEY,

secrétaire général de l'Union coloniale : *La bourgeoisie et les ouvriers*.
 Jeudi 25. — M. E. DE SOLENIÈRE : *Le chant du Travail* (avec auditions).
 Vendredi 26. — Groupe d'études : *La crise morale des temps nouveaux*, d'après les conférences de M. Paul Bureau.
 Samedi 27. — M. J. PÉLADAN : *Philosophie et esthétique de la tragédie*. IV. *Le chœur et l'art chorégraphique*.

Dimanche 28. — Au Château, à 2 h. 1/2 : Un chef-d'œuvre de la comédie italienne : *La Bonne Mère*, comédie de Florian. Le soir, au Faubourg : Représentation organisée par M. VERNEY : *Pain de Ménage*, de Jules Renard ; — *Main Gauche*, comédie en 3 actes de Pierre Véber ; — *Le Portefeuille*, de Mirbeau.
 Lundi 29. — M. HAN RYNER : *Rapport des morales et des sociologies*.

Avis et Communications de l'Université populaire

SITUATION FINANCIERE DE L'U. P. -- DÉCEMBRE 1903

| RECETTES | |
|--|-----------------|
| En caisse au 1 ^{er} décembre..... | 5.497 40 |
| Cotisations mensuelles..... | 718 60 |
| — annuelles..... | 402 " |
| Divers..... | 32 25 |
| TOTAL..... | 6.650 25 |
| DÉPENSES | |
| Gaz..... | 118 90 |
| Personnel..... | 105 " |
| Affiches, imprimés, timbres..... | 75 60 |
| Théâtre..... | 190 50 |
| Entretien, bibliothèque, divers..... | 235 85 |
| | 725 85 |
| En caisse au 1 ^{er} décembre..... | 5.924 40 |
| TOTAL..... | 6.650 25 |

Groupe d'études. — Le Groupe d'études se réunit chaque vendredi soir, à 9 heures, pour discuter sur un sujet choisi d'avance, et dont un camarade de bonne volonté s'est chargé de faire un rapide exposé.

La discussion qui suit ce rapide exposé a un caractère tout amical ; toutes les personnes présentes peuvent y participer ; mais elles s'accordent à ne prendre la parole que dans l'ordre suivant lequel elles l'ont demandée. Nous devons nous imposer volontairement cette règle afin de discuter avec fruit.

Coopération. — Un groupe très nombreux de nos camarades vient de fonder une *Société d'épargne en participation et de prêt mutuel*. Les adhérents tiendront leur première réunion le dimanche 7 février, à 2 heures.

Consultations juridiques. — Un service de consultations juridiques, dont M. Jacques Bonzon a bien voulu se charger, fonctionnera prochainement chaque vendredi soir.

Culture physique. — Plusieurs camarades se sont réunis pour créer une section de culture physique et d'exercices méthodiques de gymnastique en chambre. Consulter l'affiche qui sera incessamment apposée dans le couloir.

De telles initiatives, plus que l'affluence toujours croissante à nos conférences, témoignent de nos progrès constants, de notre vitalité intérieure. Pour nous développer de façon durable et féconde, ne comptons exclusivement que sur nous-mêmes, c'est-à-dire sur des groupements spontanés de plus en plus fréquent et conscients de nos énergies individuelles.

LES COURS

Cours de modelage et de dessin, d'après le modèle vivant, par M. FIRMIN MICHELET (les mercredis et au Château le dimanche matin).
Cours de photographie, par M. DUFRESNE (les lundis).
Cours de coupe pour dames, par M. CHISOT (les lundis).
Cours de diction et de déclamation théâtrale, par RENÉ ULMANN, membre de la Société de lecture et de récitation (les dimanches matins).
Cours de jeu d'échecs, par M. GOLDBERG (les mardis, samedis et dimanches).
Cours de mandoline (les jeudis).
Cours de piano et de solfège, par M^{lle} M. BOLEAU, diplômée de l'Académie (les dimanches matins).
Cours de violon, par M. BOMMER (les dimanches matins).

Bibliothèque de lecture sur place et prêt à domicile.
(On reçoit les principales Revues.)

Les Universités Populaires

Université populaire d'Amiens. — Foyer du peuple

Rapport du Secrétaire pour l'année 1903

CAMARADES,

Pour résumer l'histoire de notre Université populaire en 1902-1903, je pourrais me contenter de vous relire tout le début du rapport que votre secrétaire vous a soumis il y a un an; car j'ai les mêmes constatations à faire, et avec la même satisfaction.

« Le nombre des auditeurs ouvriers a été en progression constante et c'est à leur contingent qu'est dû l'accroissement du nombre total de nos membres. Ce total, dans les trois dernières années, a passé de 200 à 400, puis à 518. Nous espérons les retrouver tous, et dès maintenant beaucoup d'inscriptions nouvelles ont été prises.

La bibliothèque s'est notablement accrue, tant par les achats du Comité que par les dons qu'elle a reçus. Il y avait, le dimanche, un tel encombrement d'emprunteurs de livres qu'il a fallu faire fonctionner le service du prêt deux fois par semaine.

Vous avez reçu le programme des conférences de notre *cinquième année*. Vous avez vu qu'on y a fait une place au passé et à l'histoire, au présent et aux dernières inventions scientifiques, et même à l'avenir et aux théories sur les perfectionnements pratiques à apporter à l'organisation sociale.

Deux mots maintenant sur la vie intérieure de votre comité administratif et sur la direction générale donnée à l'œuvre du Foyer du Peuple, au moment où se dresse le plan général des cours, où se décident les principaux sujets à proposer aux conférenciers dont le concours est demandé.

Le Comité a conscience de s'être efforcé de garder au Foyer du Peuple le caractère que lui donnèrent ses fondateurs. Il n'a eu qu'à

rester fidèle à la devise : *S'instruire pour s'affranchir*. Par cette devise l'Université populaire d'Amiens proclame bien haut ce principe, qu'elle veut être un organe d'émancipation intellectuelle, une école de discipline scientifique et adversaire de tout dogmatisme. Nul, s'il veut être vraiment libre, ne peut accepter d'autrui son opinion toute faite. Il doit étudier avec la même curiosité sympathique, mais avec la même circonspection, et les nouveautés les plus hardies et les conceptions anciennes. La vérité ne se révèle point miraculeusement tout d'un coup. Elle ne tient pas dans une formule unique. Elle apparaît par leurs successives, naissant du choc des idées opposées, comme les éclairs naissent du choc des nuages chargés d'électricités contraires.

L'idéal ne serait-il pas, pour une université populaire, d'être comme une sorte de tribune libre, où seraient tour à tour exposés les grandes idées sur lesquelles l'humanité a vécu dans le passé et les principes d'après lesquels elle cherche à organiser son avenir? Rien ne serait mieux fait pour réunir les hommes dans une commune croyance au progrès et pour clore définitivement cette ère maudite, où la moitié des hommes disait à l'autre : vous êtes l'ennemi, car vous ne pensez pas comme nous.

Quelque chose de cette idéale sérénité philosophique a toujours régné jusqu'ici dans les réunions du Foyer du Peuple. Il a fait appel aux conférenciers les plus divers par le tempérament et par l'esprit; il leur a toujours laissé toute indépendance de méthode et de doctrine ainsi que toute responsabilité personnelle pour leurs paroles. Les uns étaient plus enthousiastes, plus lyriques dans leurs éloquentes évocations, soit d'un passé odieux, soit d'un avenir meilleur. Les autres étaient plus froidement analystes et critiques. D'autres encore se sont préoccupés d'initier leur auditoire, par l'étude des œuvres d'art, aux jouissances délicates de la beauté, sans lesquelles les existences les plus déshéritées seraient encore plus tristes. Des artistes enfin sont venus qui, dans nos concerts, résistant à la tentation de succès certains, mais un peu trop faciles, ont réussi à faire goûter les formes les plus pures, c'est-à-dire les plus profondément émouvantes, mais aussi les plus abstraites et les plus difficiles de la musique.

Toujours et partout nos auditeurs ont été bon public, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Entendez bien par là non pas qu'ils témoignent une banale et superficielle sympathie à tout et à tous, mais que leur attitude parfois enthousiaste, toujours attentive et sérieuse, témoigne d'un sincère et méritoire effort pour comprendre les choses et entrer dans les sentiments des hommes. Cette attitude de toute une foule serait impossible si chacun n'y avait assez le respect de soi-même et d'autrui pour tâcher de s'élever, par la recherche du vrai et par la contemplation du beau, à ces régions d'où l'on ne peut sans déchéance descendre aux mesquineries des questions personnelles ou aux contingences des polémiques acrimonieuses. La sagesse et l'intérêt maintiendront le Foyer du Peuple dans la voie qu'il s'est tracée.

Le Secrétaire,
PAUL DESFEUILLES.



La Coopération des idées

La Philosophie d'Ibsen⁽¹⁾

Le Français exige des vérités toutes faites, bien simples et bien stables. Avide de précisions affirmatives ou négatives, son impatience définit le soleil d'après les pâleurs de l'aube. Aussitôt qu'ils connurent une pièce d'Ibsen, nos critiques se firent d'Ibsen un portrait net et immuable. Plus tard, quand d'autres drames ne se laissèrent pas enfermer dans leur système, ils déclarèrent bravement qu'Ibsen se contredisait, qu'Ibsen se réfutait et se raillait lui-même.

Fausse de pauvreté sèche et de précision immobile, l'image qu'ils se font d'Ibsen le trahit comme une traduction à la fois gauche et infidèle. Un homme que divers publics écoutent parce que sa nature vulgaire et son éducation raffinée lui permettent d'être à la fois le disciple de Sarcey et le disciple de Renan, M. Jules Lemaitre s'obstine à ne voir en Ibsen qu'un George Sand tardif ou un Dumas petit-fils. Or, entre George Sand, individualiste de passion qui chante, crie ou

(1) Conférence faite, le 18 janvier 1904, à la *Coopération des idées*, au lendemain de la représentation de *Maison de poupée*.

bégaie, et Ibsen, individualiste de raison, il n'y a d'intéressant que des différences. Et, pour comparer à Dumas fils (1), conseiller de meurtre et moraliste d'asservissement, le grand Norvégien libérateur, il faut toute la sottise d'un critique professionnel. George Sand, d'ailleurs, et Dumas fils ont écrit des pièces à thèse. Ibsen compose, si j'ose dire, des pièces à problème. Les deux Français nous recommandent : « Sois ceci » ou « Sois cela ». Le Scandinave dit seulement : « Sois toi-même » ou mieux : « Ce que tu es, sois-le pleinement. » Il déclare dans un poème : « Je ne fais que poser des questions, ma mission n'est pas de répondre. » Son Rosmer, à l'heure des plus hautes ambitions et des plus vastes espérances, ne songe pas à conduire les hommes. « Je veux seulement les réveiller, dit-il ; c'est à eux d'agir ensuite. »

Sans doute, les problèmes qu'Ibsen nous propose, il se les pose et il les résout pour lui. Mais la solution doit presque toujours varier avec chacun, et même les rares et très simples vérités morales, applicables à tous les hommes, je ne puis les découvrir qu'en moi. Les questions peuvent être posées du dehors ; les réponses, il ne l'oublie jamais, doivent venir du dedans.

Non seulement les critiques français nous présentent, comme universelles, des réponses qui n'ont qu'une valeur personnelle, mais encore presque toujours c'est un fragment de la réponse, ou même de la question qu'ils prennent pour la solution totale. Ibsen est un génie du nord, il tient à la richesse com-

(1) Dumas fils est peut-être l'écrivain arrivé autour duquel les critiques allèrent braire les éloges les plus criards et les parallèles les plus saugrenus. M. Paul Bourget ne le comparait-il point à... Moïse ?

plexe de la pensée plus qu'à sa précision apparente, et, pour arriver à une conclusion précieuse et rassurante, il ne sacrifie pas à la mode des dogmatiques latins tout un côté du problème. Selon la méthode de Hegel, qui semble traduire philosophiquement l'allure naturelle de la pensée germanique, il tient à la thèse autant qu'à l'antithèse et, qu'elle soit provisoire ou définitive, rêvée ou affirmée, il exige surtout de la synthèse qu'elle ne laisse rien perdre des richesses les plus contradictoires. Aussi les critiques simplistes considèrent comme des boutades sans importance, ou comme l'expression de découragements passagers, des pièces — *Peer Gynt* et *Le Canard sauvage*, par exemple — qui disent tout un côté de la pensée d'Ibsen, un côté aussi précieux que l'autre. Ces gens-là laissent perdre beaucoup de ce qu'on leur donne; ils ne comprennent un penseur qu'en le privant de la moitié de lui-même et en immobilisant l'autre moitié dans je ne sais quelle paralysie rabâcheuse.

Examinons rapidement quelques-uns des problèmes qu'Ibsen se pose et nous propose.

D'abord le plus pressant peut-être et qui serre tant d'êtres dans les nœuds d'une angoisse continue, le problème de l'union de l'homme et de la femme. Le voici posé dans *La Dame de la mer*, dans *Maison de poupée*, dans *Le Canard sauvage*.

Ellida, la dame de la mer, a fait avec le sérieux Wangel un mariage de convenances. Sa pensée appartient à un fiancé mystérieux, qui vint un jour puis disparut avec son vaisseau. Or le fiancé de mystère et de désir revient et rappelle à Ellida l'ancienne pro-

messe. Séduite par le rêve et par la mer, elle va le suivre. Wangel n'essaie de la retenir ni par la force ni par des arguments. Il lui dit : Tu es libre, fais ce que tu voudras et sois seule responsable de tes gestes. Dès lors, le fiancé mystérieux cesse de représenter l'infini de la liberté ; il est une précision comme une autre, une possibilité aussi indifférente qu'une autre. Et Ellida reste auprès de Wangel. Car il a compris que rien n'est sacré, sauf la spontanéité des êtres, et il n'a pas fait appel aux conventions sociales ou au mensonge des droits apparents.

Maison de poupée, c'est Nora, qui, douloureusement et fièrement, se dégage du mensonge. La véritable union ne peut être fondée que sur la vérité, sur la pleine et mutuelle connaissance de deux êtres. Comment accepterais-je valablement ce que j'ignore ? Comment donnerais-je librement ce que j'ignore ? Nora s'enfuit, car, dans la maison de poupée, dans la cage d'écureuil ou d'alouette qu'on lui a faite, la véritable union est impossible. Des deux êtres qu'un mensonge rapprochait extérieurement, l'un s'éveille à peine, en un grand besoin de solitude ; l'autre dort toujours. Le banal Helmer reste un amas informe de préjugés et de conventions. Il n'est pas un individu déterminé par une activité personnelle ; il est quelconque, l'animal social. Parce qu'il ne sait rien de lui-même, il ose juger autrui. Il ose condamner celle que le rythme de sa propre respiration sommeillante endormait. Et lui qui tombe sous toutes les indulgences méprisantes, il pousse l'outrecuidance jusqu'à pardonner ou absoudre. Or, il condamne et il absout — telle est l'allure de la sottise sociale — selon les résultats. Ici il y a, attaché à un cadavre, un être qui entend le premier appel de la vie. Fragile

encore, pauvre commencement incertain, Nora, qui va se créer tout entière, se doit d'abord de briser le lien infâme et de s'arracher par la fuite à la compagnie asphyxiante.

Mais voici, dans *Le Canard sauvage*, une autre face de la pensée d'Ibsen. Le photographe Hialmar ignore que sa femme Gina eut un amant et que l'aisance relative du ménage est due à cette ancienne faute. Grégoire Werlé, naïf idéaliste, lui apprend la vérité qui, croit-il, créera chez les deux êtres une noble et salutaire crise d'âme et leur permettra de fonder la véritable union. Or Gina reste dans son inconscience lourde, bêtement innocente. Le vaniteux Hialmar, qui tout à l'heure déclamaient des phrases satisfaites, songeant maintenant à l'attitude qui convient à un homme tel que lui dans une telle situation, déclame des phrases dures ou douloureuses. Bientôt la vie recommencera ici à peu près telle qu'elle était, aussi superficielle et plus ignoble, avec çà et là des heures d'acrimonie et des journées de haine sourde. Mais la crise a tué le plus charmant et le plus affectueux des êtres, Hedwige, la fille de Gina. Devant le cadavre lamentable, Hialmar varie ses déclamations. Et le médecin Relling explique à Grégoire, parmi les reproches mérités, que la plupart des hommes ont besoin du « mensonge vital » et que c'est un meurtre de le leur arracher.

Et les critiques français de s'étonner. Cet Ibsen, qui voulait la vérité à la base de toutes les relations humaines, voici qu'il fait l'éloge du « mensonge vital ». Ibsen, en ridiculisant et en condamnant Grégoire Werlé, se raille et se réfute lui-même.

Il n'en est rien. Nora a raison parce qu'elle agit sur elle-même. Grégoire a tort parce qu'il essaie d'agir

sur d'autres. Nora a raison d'être une individualiste, Grégoire a tort d'être un apôtre et un réformateur. C'est à moi seul que j'ai le droit et le devoir de dire les vérités personnelles et d'adresser les réclamations de l'idéal. Dès que je parle à un autre, je suis peut-être devant un fantôme formé d'habitudes et de mensonge vital. Je n'ai plus le droit de dire que les vérités générales. Elles suffiront à éveiller ceux qui peuvent supporter la veille. Elles resteront inentendues des autres. Ou, si elles inquiètent un instant et irritent contre moi, elles seront le fardeau proposé à tous, chargé sur personne, dont le faible s'éloigne bientôt avec indifférence.

Tous les problèmes se posent dans l'esprit d'Ibsen de façon aussi originalement et aussi génialement complexe. Le problème social ne sera résolu ni par le mensonge conservateur, ni par le mensonge révolutionnaire, ni par la vérité. La source empoisonnée, qui tue les individus, permet seule au groupe de persister. Celui qui la signale risque de sauver un homme, mais devient sûrement l'*Ennemi du peuple*. Les organisations sociales, fantômes nourris de mensonge vital, ne sont que nuisibles : je n'ai pas à craindre ici d'être indiscret et je dois, soit à moi-même, soit aux rares qui peut-être m'entendront, de proclamer toute la vérité antisociale que je connais.

La vérité religieuse fait aussi de celui qui ose la dire un ennemi du peuple : Brand, tant qu'il se trompe, tant qu'il essaie seulement de renverser une Église pour en bâtir une plus grande, a des partisans nombreux. Lorsque, enfin, il s'avoue à haute voix que toute Église est un mensonge, le peuple l'écoute encore et même il le suit sur les hauteurs. Mais c'est le malentendu d'une heure. La foule a suivi celui qu'elle

avait l'habitude de suivre, mais elle l'a suivi parce qu'elle ne l'a pas compris. Elle n'a pas compris qu'il n'y a d'autre but que la route ; naïvement elle croit marcher vers une Terre de Promission. Voici que bientôt elle réclame le prix des sacrifices. Elle entend la réponse avec indignation. Elle fuit l'apôtre maudit dès qu'elle entend que le sacrifice n'a d'autre prix que lui-même, qu'il n'y aura pas de récompense extérieure et qu'on ne monte pas sur les sommets dans l'espoir fou de les trouver matériellement fertiles ; mais pour voir plus de ciel et plus d'espace.

..

Ainsi la foule ne sera pas sauvée et tout apostolat reste une naïveté. Le problème du salut collectif est insoluble. Que le peuple accepte donc au hasard tel ou tel « mensonge vital » et qu'il salue des rédempteurs successifs dans les charlatans les plus divers. Mais l'individu, comment se sauvera-t-il ?

Il y a, dans les pièces d'Ibsen, de pauvres êtres conscients mais déjà en proie à la mort, de misérables hommes que les fautes de la race ont tués d'avance. Tel le docteur Rank dans *Maison de poupée*. Tel Oswald dans *les Revenants*. Ceux-là n'auraient pas le temps de se créer une véritable vie morale. Ils peuvent seulement cueillir le jour, goûter au peu de joie de vivre qui veut bien d'eux. Ils ne posséderont point leur rêve : Rank ne sera pas aimé de Nora, Oswald n'épousera pas Régine. Ils s'amuseront d'un peu de tabac et d'un peu de vin. S'ils sont des sages comme le docteur Rank, ils aimeront les plaisirs légers et seront reconnaissants à qui remplira leur verre ou leur offrira le cigare et le feu. Mais ils gémiront, crieront,

exigeront qu'on leur donne « le soleil », si, comme Oswald, ils agonisent dans la force folle de la jeunesse.

L'être qui a devant lui quelque durée probable et qui aspire à devenir un individu, une harmonie, que fera-t-il ?

D'abord, il se dégagera de tous les préjugés, il rejettera toutes les « missions » qu'on veut lui imposer du dehors, celles-là même que son ignorance d'hier a paru accepter. Il échappera aux tyrannies, comme Nora ou comme Erhart Borkman. Erhart repousse le devoir étranger, la « mission » dont sa mère prétend le charger ; il écarte sa tante qui, au nom de l'affection, l'immobiliserait quelque temps dans un passé aimable, mais qui se meurt ; il fuit son père qui l'entraînerait à une activité apparente dont le principe n'est pas en lui. Il part vivre sa vie. Il part avec une aventurière. Qu'importe ? Il va cueillir un peu de joie de vivre, et une déception viendra demain qui peut-être lui enseignera son âme. En fuyant toutes les tyrannies extérieures qui se proclament des devoirs, il garde quelque chance de devenir un individu.

Mais cette rupture avec le passé qu'on n'a pas créé ne suffit pas à constituer l'individu. Quel usage l'affranchi fera-t-il de sa liberté ?

S'enfermer indéfiniment en soi-même, c'est égoïsme, non individualisme. L'individu descend en lui-même pour trouver ses vrais motifs d'agir, mais, dès qu'il les a délivrés des mobiles étrangers, il les laisse agir. Son harmonie se crée à la fois au dedans et au dehors, et les paroles que Solness prononce sur le sommet des tours sont entendues en bas comme des chants de harpe. Une des pièces les plus touffues et les plus curieuses d'Ibsen, *Peer Gynt*, est employée à la satire

de l'égoïsme. Nous y rencontrons des êtres que l'égoïsme avilit jusqu'à la plus boueuse sottise, d'autres qu'il exaspère jusqu'à la folie. Les *trolls*, qui vivent sous terre, ont pour maxime : « Borne-toi à toi-même. » Ce qui veut dire : « Chacun pour soi » et aussi : « Ne reçois rien d'étranger. » Nous connaissons des *trolls* de France qui se donnent une double mission, peut-être contradictoire : défendre l'esprit français contre les apports du dehors ; prouver que le dehors ne fait jamais que nous renvoyer des idées françaises. — Peer Gynt pénètre aussi dans une maison de fous où l'on proclame : « Chacun ici s'enferme en soi-même comme dans un tonneau. C'est dans le puits du soi-même qu'on en durcit le bois. C'est avec le bouchon du soi-même qu'on le ferme. C'est le soi-même qu'on y fait fermenter. » Ces fous acclament Gynt « empereur du soi-même », car il s'est toujours efforcé de vivre son moi *gyntien*, son moi égoïste, son moi de passions et d'appétits. Or ce moi superficiel varie selon les temps et les milieux, porte la marque de mille empreintes successives et obéit à tous les vents. Le véritable moi est plus profond, activité et non passivité, raison et non appétit, constance et harmonie et non caprice ou impatience. La surface de la mer est seule soulevée par les tempêtes ; les profondeurs restent calmes. Et tous les grands individualistes savent que c'est dans la partie stable et raisonnable de notre être que nous pouvons trouver le refuge et édifier le temple serein.

Non moins que celui qui s'enferme en lui-même pour y faire fermenter passions et folies, est méprisable celui qui essaie de s'agrandir et de se multiplier aux dépens des personnalités voisines et, qui, des autres hommes veut faire des monnaies banales frappées à

son effigie. Nul n'a ce droit régalien qu'osent s'arroger conquérants et apôtres. Conquérants et apôtres seront vaincus et détruits par leur propre tentative. Jean-Gabriel Borkman ne réveillera pas « les esprits dormants de l'or » ; mais, « Napoléon blessé dès sa première bataille » il vivra isolé dans sa chambre étroite, Sainte-Hélène d'impuissance et de folie mélancolique. Et pour obtenir les moyens de livrer l'inutile combat, pour courir à l'irréparable défaite, il a dû tuer en lui-même et en celle qu'il aimait tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. La simple tentative de conquête a anéanti deux individus, et le conquérant est l'un des deux. Des entreprises plus modestes que celle de Jean-Gabriel Borkman ne sont pas moins meurtrières. Hedda Gabler rêve d'influer sur un seul homme, de peser sur une seule destinée. Toute influence est mauvaise à qui la subit et à qui l'exerce. Dès que j'essaie de peser sur une destinée étrangère, je fais peser cette destinée sur mon propre sort. La tentative d'Hedda Gabler aboutit logiquement à tuer, après Eilert Lövborg, Hedda Gabler.

Nous avons vu quel mal ridicule crée un apôtre quand il s'appelle Grégoire Werlé. S'il est, comme Brand, une intelligence puissante, il devient plus dangereux encore. Brand sacrifie la vie de sa femme et la vie de son fils à une Église en qui demain il verra un mensonge. Et son apostolat n'a sur lui d'autre effet que de retarder l'heure où il connaîtra la vérité.

Conquérants et apôtres sont vaincus d'avance parce qu'ils sont des attardés. Ils appartiennent à des formes humaines qu'il faut dépasser. Le conquérant est un

phénomène atavique qui relève du « premier royaume », du royaume de la matière et de « la joie de vivre ». L'apôtre est aussi un revenant ; il vient du « second royaume », du royaume de la croix et du sacrifice. L'individu, lui, est déjà entré dans le troisième royaume, dans cette patrie qu'Ibsen définit toujours avec une obscurité émue : « Le troisième est le royaume du grand mystère, le royaume qui doit être fondé à la fois sur l'arbre de la connaissance et sur l'arbre de la croix, parce qu'il les hait et les aime toutes les deux et que les sources de sa vie sont dans le paradis d'Adam et sur le Golgotha. » Il y a quelque confusion et des méprises peut-être volontaires dans les termes qu'Ibsen emploie parfois pour désigner les trois royaumes. Je crois pourtant comprendre pourquoi l'individu aime la croix et la déteste, aime la joie et la déteste. Ni l'une ni l'autre ne suffit. Joie continue et douleur continue sont également des endormeuses. Les deux sont nécessaires, et leur choc, et leur querelle, pour éveiller une conscience. Celui qui fut d'abord heureux ne risque de comprendre que dans la souffrance ; celui qui d'abord souffrit ne verra qu'au soleil de la joie. Ibsen, fils des brumes et des persécutions, prit conscience de lui-même dans la lumière italienne. La vie véritable ne coule toute entière ni de la seule source du paradis, ni de la seule source du Golgotha. Elle se dresse au noble paysage élargi où les deux vallées se rencontrent, où les deux ruisseaux se heurtent et se mêlent pour former le grand fleuve humain.

Certains des mots dont Ibsen définit le troisième royaume me font craindre que son idéalisme ne s'adultere d'un peu de matérialisme et qu'il y ait sur son rêve je ne sais quelle lourdeur démoniaque. Il semble

bien qu'il annonce à l'individu la puissance matérielle autant que l'essor spirituel. Peut-être ignore-t-il que le bonheur est une forme dont la matière n'importe point, une statue qui n'est pas moins belle ou moins précieuse quand elle est sculptée dans une pierre pauvre.

Peut-être — je ne sais — croit-il aussi que les hommes de l'avenir entreront tous ou à peu près tous dans ce troisième royaume. S'il le croit, il se trompe encore. Même sa chronologie, si elle est autre chose qu'un symbole ou une facilité d'exposition, devient une erreur de plus. Peu d'hommes, à quelque époque que ce soit, ont possédé avec plénitude la connaissance et la joie de vivre. Peu d'hommes furent, aux siècles les plus agenouillés, de parfaits et complets chrétiens, appartenant puissamment au royaume de la croix. Quelques-uns, depuis longtemps, sont entrés au troisième royaume : il ne fut point fermé aux Socrate, aux Epicure, aux Épictète. Et toujours ici, comme aux pays moins largement humains, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ceux-là seuls seront élus qui entendront venir, non du dehors, mais d'eux-mêmes; le noble appel, la *vocation*, l'ordre efficace de repousser les contraintes extérieures, intérêts ou devoirs, pour obéir à la seule contrainte intérieure et pour devenir pleinement ce qu'ils sont.

HAN RYNER.

Comptes rendus de Conférences

Désormais nous publierons les comptes rendus de la plupart des conférences faites à la Coopération des Idées. Ils seront rédigés par les conférenciers

eux-mêmes, qui préciseront ainsi en quelques lignes l'essentiel de leur pensée. Ce sera pour leurs auditeurs des documents précieux à consulter. Mais nous avons surtout pensé aux camarades absents, aux lecteurs lointains. Ils suivront ainsi nos travaux, participeront à notre effort ; notre solidarité s'accroîtra encore par cette véritable et féconde coopération des idées.

LE SYNDICALISME

Au moment où la Confédération du Travail manifeste son activité par sa campagne contre les bureaux de placement, au moment où les syndicats prennent de plus en plus de force et d'extension, le syndicalisme devient pour la classe ouvrière la question à l'ordre du jour ; les militants vantent à leurs camarades les avantages et les bienfaits du syndicat. Syndiquez-vous, tel est notre cri à tous les ouvriers.

Pourtant, avant d'aborder l'étude des syndicats actuels, il est peut-être nécessaire de dire quelques mots sur l'histoire de ces institutions. Au début, comme en Allemagne d'ailleurs, ils furent créés par des groupes politiques. Leur nombre était restreint. Leur influence, leur extension ne dépassaient guère leur milieu politique. L'ouvrier l'ignorait d'ailleurs, sauf dans certaines professions qui possédaient déjà des sociétés de secours mutuels, professionnelles, qui devinrent peu à peu des syndicats.

Ce sont les socialistes révolutionnaires qui ont le plus contribué à leur formation, mais la division des socialistes mit la division dans nos rangs. Pourtant

les syndicats prospérèrent. Toutes les fractions du parti socialiste s'en rapprochèrent peu à peu; seuls, les guesdistes gardèrent envers eux une attitude hostile. Autant l'organisation de ce groupe était forte au point de vue politique, grâce à sa discipline, autant il était négligent des questions économiques.

Au Congrès de Londres, quand il fut question de l'admission des anarchistes qui tous possédaient des mandats de syndicats ouvriers, Guesde déclara que, pour faire un syndicat, il suffisait d'acheter un timbre de 25 sous! Longtemps les anarchistes ont tenu rigueur à Guesde de cette parole et de son ardeur à les combattre; la réconciliation ne s'est faite que récemment sur le dos de Millerand. Les anarchistes lui ont aujourd'hui pardonné la campagne qu'il mena contre la grève générale.

Mais, tandis que des questions d'écoles divisaient les esprits avancés, les syndicats, qui grandissaient toujours, excluaient de leurs discussions les questions de politique trop irritantes, pour se préoccuper seulement de la question économique. Ils refusaient en effet à la presque unanimité d'entrer dans le parti socialiste.

Il fut donc bien prouvé que les syndicats se refusaient totalement, à l'avenir, de se mêler à toutes ces querelles. Le mouvement syndical se développa, laissant à chacun son autonomie politique et ses idées personnelles.

Mais on parla alors de l'unité ouvrière, et depuis cette époque il semble que quelques camarades cherchent à former quelque nouveau groupe décoré du nom de syndicalisme, préconisant une politique spéciale.

Des militants ont cru aussi utile d'opposer l'action

directe à l'action réformiste, c'est assurément une erreur ; mais l'action directe devient la politique du syndicalisme. Jusqu'ici, les syndicats avaient employé les deux méthodes suivant les circonstances, aujourd'hui on attend monts et merveilles de la seule action directe.

Certes je suis de ceux qui souhaitent que ce moyen réussisse ; j'avoue cependant que je n'ai guère confiance. Le syndicalisme, pour vivre, devrait réunir tous les travailleurs et devrait être le parti de tous les syndicats. Si l'on impose un credo, comme on semble vouloir le faire, si l'on fait des sélections, des excommunications, le syndicalisme ne saurait être qu'un parti politique, et son influence sur le développement syndical sera néfaste, comme lui a été déjà néfaste l'influence des partis même les plus avancés.

Le moindre échec sérieux détruira le parti, et la destruction du syndicalisme aura comme conséquence, — nous avons trop de raisons de le croire d'après l'enseignement de l'histoire de l'action syndicale, — une crise qui mettra la désunion dans nos syndicats.

E. BRIAT.

La Crise morale des Sociétés modernes

I. — LES THÉORIES ET LES FAITS

L'étude du problème moral s'impose à tout homme qui veut prendre conscience de sa propre vie ; aussi bien cette étude est singulièrement attachante. Quel drame pourrait jamais nous intéresser à l'égal de celui-ci !

L'astronomie a constaté que notre globe terrestre

n'était qu'un grain de sable jeté dans l'immense univers et que notre soleil, dont nous sommes si fiers, ne venait qu'en mauvais rang au milieu des autres ; pendant que cette démonstration se poursuivait, les sciences qui s'attachent à reconstituer l'histoire de notre globe, la géologie, la paléontologie, la biologie, l'anthropologie en faisaient une autre ; elles attestèrent que notre petite sphère roule dans l'espace depuis une époque si reculée que la supputation des années est impossible, et que l'organisme humain est étroitement rattaché à la grande série des êtres qui s'étend de l'infusoire au singe anthropomorphe.

Et pourtant l'homme, cet être minuscule perdu dans l'espace et dans le temps, perçoit qu'une loi majestueuse, la loi morale, doit régir sa vie ; à la différence des autres, cette loi, qui n'est pas nécessitante, mais seulement impérante, sollicite son libre acquiescement à ses commandements ; en quoi notre docilité ou notre révolte peuvent-elles intéresser la marche de l'immense mécanisme, et pourtant nous savons avec certitude que la prospérité sociale et la dignité de notre vie individuelle dépendent de la réponse que chacun de nous donne aux injonctions du devoir.

Si l'on veut se livrer à une étude méthodique de la crise morale que traversent les sociétés modernes, il importe, au préalable, d'en bien déterminer les éléments. En ce qui concerne les *faits*, il n'est hélas que trop démontré que la moralité générale de notre pays est bien au-dessous de ce qu'elle devrait être, et notamment trois catégories spéciales d'actes immoraux causent des désordres sociaux d'une extrême gravité : l'alcoolisme, l'impureté des mœurs, la désorganisation du mariage par l'adultère et le malthusianisme. Les statistiques établissent que depuis vingt ans la

consommation de l'alcool s'est accrue de 25 p. 100, et le nombre des hectolitres d'absinthe et autres liqueurs, soumis à l'impôt, a augmenté des deux tiers. D'autre part, il est fréquent de voir, dans les villes, des gamins de 14 ans considérer comme un exploit le fait de dépouiller toute pureté des mœurs, et en cela ils ne sont guère que les trop fidèles disciples de leurs aînés qui se vantent entre eux de leurs aventures immorales, de leur corruption et de leur habileté à séduire les jeunes filles honnêtes. On est allé si loin dans cette voie que les surnoms de « Père la Pudeur, Papa la Vertu » sont devenus des quolibets, et le jeune homme qui est demeuré pur jusqu'à son mariage est considéré comme atteint d'une déchéance intellectuelle. Enfin chacun sait que la fidélité conjugale diminue ; les divorces augmentent dans des proportions qui inquiètent les moins timorés, et volontiers aussi on admet que les époux un peu « au courant » et intelligents doivent nécessairement recourir aux pratiques malthusiennes. Voilà les principaux exploits de l'immoralité dans notre pays ; que d'autres on pourrait citer si l'on voulait scruter les consciences des politiciens et des journalistes, des financiers et des industriels ?

Faut-il ajouter pourtant que ces *faits* valent au moins les *doctrines* ? Il ne peut être question d'examiner ici les doctrines morales qui, de nos jours, obtiennent le plus de crédit ; aussi bien plusieurs d'entre elles seront exposées et discutées ultérieurement : qu'il suffise aujourd'hui d'en citer trois parmi les plus notoires : le matérialisme, le déterminisme, l'évolutionnisme. Sans examiner intrinsèquement la valeur de ces systèmes, je me borne à constater qu'ils détruisent radicalement toute vie morale. S'il est vrai que

«le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile », personne n'est plus obligé de lutter contre ses penchants mauvais, ni contre son égoïsme, et cette obligation disparaît également, s'il est démontré que la liberté n'est qu'une illusion et que notre vie morale n'est qu'un des minuscules rouages de l'universel mécanisme.

Enfin, la vie morale est non moins inconcevable pour ceux qui estiment que les notions de bien et de mal, de devoir, d'obligation, de mérite, de remords ne sont que des produits sociaux de l'évolution ; la moralité ne serait qu'une phase inférieure de l'humanité en marche vers l'instinct et l'automatisme des réflexes.

Encore une fois, il n'est pas question ici d'examiner la valeur scientifique de ces doctrines : constatons simplement que leur admission définitive devrait entraîner une modification profonde du vocabulaire et des concepts de l'homme, car elles sont radicalement contradictoires avec la notion de moralité, au sens que l'humanité a jusqu'ici donné à ce mot.

II. — LA DOUBLE MÉPRISE DES ENFANTS DU SIÈCLE ET DES ENFANTS DE LA TRADITION

Il ne suffit pas de constater, comme on l'a fait dans la première conférence, la gravité de la crise morale que traverse la société française de notre temps ; il importe de rechercher les causes de cette déchéance si profonde et de nous demander comment il est arrivé que les grands progrès réalisés dans l'ordre matériel, intellectuel et politique, depuis cent cinquante ans, n'aient amené aucun progrès dans l'ordre moral et

aient même coïncidé avec une certaine diminution de la moralité.

Pour conduire cette recherche avec plus de précision, observons la mentalité des deux grands groupements qui, depuis cent cinquante ans aussi, se disputent les sympathies de nos compatriotes.

Aux yeux des enfants du siècle, le grand renouvellement organique dont ils se sentaient les enthousiastes messagers, devait avoir pour effet de délivrer l'homme de la loi morale et de l'obligation morale, non pas que désormais il pût faire, sans en souffrir socialement, des actes contraires à ceux qu'on lui avait imposés jusqu'ici au nom de l'impératif catégorique, mais en ce sens que, *désormais, les forces biologiques, économiques, sociales, politiques devaient par leur jeu naturel le conduire sans effort aux actes socialement désirables et bons*. Suivant le moment, on a attribué à telle ou telle force la fonction jusqu'alors dévolue à l'idée du devoir : les uns, comme Rousseau et Condorcet, ont voulu tout attendre de la réforme politique et législative ; d'autres, de la science et de sa diffusion par l'école ; d'autres, du suffrage universel (1) ou de la meilleure répartition des biens matériels ; un grand nombre ont insisté sur les combinaisons harmoniques nées de l'amour et de l'altruisme, pendant que quelques-uns célébraient, au contraire, les avantages de la concurrence, qui, au dire de M. Yves

(1) « Si, dans aucun pays, il n'y a eu jusqu'ici de bonnes mœurs, c'est que, nulle part, il n'y a eu encore de bonnes lois. Pour détruire les mauvaises mœurs, il en faut ôter la cause. Et quelle est-elle ? Il n'y en a qu'une : les mauvaises lois. » (Condorcet.) — Que de fois a-t-on répété (faut-il qu'une telle évidence ne frappe pas tous les yeux) que remplir l'école, c'est vider la prison et l'hospice. » (Jules Simon.) — « Le suffrage universel est la seule puissance qui puisse faire triompher pacifiquement le droit. » (Jules Favre).

Guyot, est la morale même; mais tous ces enfants du siècle s'accordaient sur l'idée essentielle qui vient d'être soulignée. Le spectre de l'obligation morale avec ses sanctions dans l'autre vie avait été utile pour dresser l'humanité dans son enfance; mais, arrivée à l'âge adulte, cette humanité n'avait plus à se contraindre et à obéir, elle n'avait plus qu'à s'épandre dans la liberté.

Il ne faut pas trop sourire de ces illusions enfantines, car ces erreurs renferment au moins une grande vérité, à savoir qu'un meilleur aménagement des institutions sociales, économiques, politiques peut concourir singulièrement à améliorer la condition de l'homme; mais sous cette réserve *très importante*, on doit reconnaître que ces doctrines naïves ont fait totalement banqueroute. Nous avons voté bien des lois et construit beaucoup d'écoles depuis 150 ans, et nous n'avons fermé aucune prison; l'accroissement du nombre des lecteurs a beaucoup servi la cause des écrivains pornographiques et la diffusion des connaissances médicales commence à favoriser les avortements et la débauche. Il est bien démontré aujourd'hui que *l'homme peut abuser de ses facultés acquises comme il peut abuser de ses facultés naturelles*, et l'accroissement de puissance individuelle peut n'accroître que le mal.

Non moins grave et non moins funeste a été le mépris des enfants de la tradition. Ceux-ci, habitués depuis le seizième siècle à considérer l'obéissance, la soumission, la docilité comme les vertus primordiales de l'homme moral, ont considéré comme indifférentes et même comme pernicieuses et malfaisantes, les transformations économiques et sociales qui poussaient l'individu sur un développement plus grand

de sa personnalité et de ses énergies (1), et ils ont pensé que les applications jusqu'ici données à la loi morale étaient les seules que celle-ci pût recevoir.

Cette grave erreur a eu trois conséquences redoutables : d'abord en ne préparant pas des tempéraments capables de résister aux séductions du mal, elle a rendu plus fréquentes les déchéances morales ; en second lieu, elle a discrédité la loi morale et la vertu par les preuves manifestes d'impuissance et d'infériorité que donnaient trop souvent dans la vie pratique ceux qui avaient subi cette formation ; enfin elle a condamné un grand nombre de ces enfants mêmes de la tradition à une lamentable pauvreté morale et à une existence vide et frivole. Il n'est au pouvoir de personne d'entretenir en son âme une sève généreuse de vie morale élevée, si le cœur et l'intelligence refusent de s'associer aux institutions et aux aspirations du temps et du milieu.

Telle a été la double et lamentable erreur des enfants du siècle et des enfants de la tradition : les premiers croyaient inutile d'enseigner l'effort moral, les seconds l'enseignaient de telle manière que les oreilles ne pouvaient plus l'écouter ; dans ces conditions, l'immoralité contemporaine ne pouvait que se développer, et on doit même s'étonner qu'elle ne soit pas plus grande encore.

III. — UNE GRANDE ILLUSION. LA SOLIDARITÉ

Il est bon d'étudier la crise morale que traversent les sociétés contemporaines, et il est utile de discerner les causes qui ont engendré cette souffrance ; mais, il est

(1) « La Révolution française est satanique dans son essence. » (Joseph de Maistre.)

plus indispensable encore de connaître le moyen de nous délivrer du mal dont nous souffrons. Pour obtenir cette délivrance, la difficulté n'est pas de savoir ce qui doit être fait : on répète de tous côtés, et cette donnée a été admise au principe de ces causeries, que tout le monde est d'accord sur *les préceptes* de la loi morale ; la difficulté consiste à trouver le principe moteur, le fondement de cette loi morale. Autre chose est d'écrire un livre ou de faire une conférence collective sur la morale, autre chose est de trouver une force motrice de l'action individuelle : la pratique de la loi morale suppose l'effort, souvent héroïque, ne l'oublions pas, de la personne et, suivant la belle remarque d'un philosophe anglais, un terrible détroit sépare chaque homme du reste de l'univers. Comment déterminer notre volonté à franchir ce détroit ?

La question est capitale et on peut dire, au point de vue doctrinal, qu'elle est la question morale toute entière. Comme il est entendu pour beaucoup d'hommes que la morale doit être séparée de toute attache religieuse ou même métaphysique, il s'agit de découvrir un concept simple et directement vérifiable par l'observation. Ce concept, on a cru le trouver dans la notion de solidarité.

Suivant cette doctrine, chaque individu sociable, par le fait seul qu'il naît dans une société, profite de tous les efforts antérieurs et rationnellement doit contribuer à son tour au bien commun. « Un être doué de raison ne peut pas ne pas comprendre cette situation, ne peut pas ne point se représenter sa dette sociale sous la forme d'un devoir social. Un être doué de sensibilité ne peut pas ne pas éprouver un sentiment de sympathie pour la société dont il est membre. » « Tout ce que l'on est et tout ce que l'on possède, dit M. Léon,

Bourgeois, est un don et doit être donné de nouveau. » Et Auguste Comte avait dit avant lui : « Nous naissons chargés d'obligations de toute sorte envers la société... »

Que faut-il penser de cette doctrine, *en tant qu'elle se propose comme le principe et le fondement de la morale* ? Je crois qu'il la faut considérer comme erronée et très dangereuse : sa fausseté est si manifeste que les critiques qu'on peut diriger contre elle sont très nombreuses : je me bornerai à en signaler quatre.

1° Rien n'autorise à identifier la notion d'avantage, de profit retiré ou la notion de dette et d'obligation. Tous les jours, les échanges de marchandises ou de services nous procurent des avantages qui n'engendrent pour nous aucune obligation supplémentaire de reconnaissance, après que nous avons soldé le prix convenu. On peut soutenir que nos descendants profiteront de ce que nous sommes et de ce que nous faisons, mais on peut aussi le contester et en tout cas je ne sache pas que beaucoup d'entre nous se préoccupent de nos descendants à deux ou trois siècles de distance : nous ne devenons donc pas leurs créanciers, pas plus que nous ne sommes les débiteurs de nos ancêtres.

2° La solidarité est un *fait* qui, de sa nature, n'a aucun caractère moral, elle conduit aussi bien à l'égoïsme qu'au désintéressement.

« Puisque nous sommes solidaires, dévouons-nous pour les autres, disent les altruistes ; puisque nous sommes solidaires, employons les autres à notre propre bien, répondront les égoïstes. — Liés, faisons servir la chaîne à tous. Liés, tirons à nous la chaîne, si nous sommes les plus forts. » (Fouillée.) La solidarité des intérêts n'est pas l'identité des intérêts : il y a la solidarité de l'homme et du cheval, du nègre et du

planteur, du Soudanais avec la compagne dont il fait à la fois sa femme, sa servante et son bétail, et l'analyse de M. Renouvier a été autrement fine, lorsque ce philosophe a montré que la solidarité était, au contraire, la grande force qui arrêta l'homme dans son désir d'une plus fidèle observation de la loi morale.

3° La doctrine de la solidarité est en contradiction avec l'évolution historique des sociétés humaines : on la trouve dans le passé et en Orient, et les sociétés progressives de l'Occident s'emploient tous les jours à « désolidariser » l'individu. Au foyer comme à l'atelier, dans l'art comme dans la science, dans la vie publique comme dans la vie religieuse, l'indépendance de l'individu ne cesse de s'affirmer et de s'accroître.

4° Enfin, cette doctrine donne abusivement à l'humanité une valeur que rien n'autorise à lui reconnaître. Puisqu'on parle tant d'esprit critique et de méthode scientifique, il serait bon de les utiliser ici : s'il est vrai que l'homme retombe dans le néant après la mort, de quel droit lui demande-t-on de se sacrifier à une humanité qui doit, elle aussi, être replongée dans le néant. S'il n'y a rien, après la vie terrestre, proclamons sans ambages que ce monde est une tragédie burlesque et cynique qui ne mérite que le mépris, et ne nous soucions pas de collaborer au plan de la nature indifférente ou cruelle. Et puis de quel droit me demande-t-on d'apporter au grand océan du monde une goutte d'eau qui pour moi est mon sang même ; la gigantesque mécanique n'a pas besoin de mes privations de jouissance, et si par hasard elle en a besoin, je ne suis pas assez naïf pour m'en soucier.

PAUL BUREAU.

La Crise Anarchiste actuelle L'Idéal libertaire est-il réalisable ?

Un camarade bien connu dans les cercles anarchistes publiait dernièrement dans le *Libertaire* une étude intitulée : la « décadence anarchiste ». Est-il exact que le mouvement anarchiste soit en décadence ?

S'il fallait en croire les polémiques auxquelles se livrent les « organes officiels » du mouvement anarchiste révolutionnaire, quelquefois entre eux, surtout contre ceux qui, en dehors d'une conception anarchiste dogmatique, déploient une certaine activité, il semblerait que cette expression est exacte. C'est en effet aux époques de décadence d'un parti, d'une secte, d'une philosophie, que les dissidences se multiplient et qu'elles sont combattues avec d'autant plus d'âpreté par les « orthodoxes » ou les « conservateurs » qu'ils sentent que l'influence va leur échapper.

Un examen plus attentif, basé sur l'histoire de ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement anarchiste, montre qu'il s'agit plutôt d'une crise passagère, d'où l'idée libertaire, brisant les cadres étroits d'une conception doctrinaire qui a fait son temps, ressortira victorieuse.

Le mouvement anarchiste révolutionnaire doctrinaire (1) — qui n'a rien à faire avec la philosophie libertaire, qui lui est bien antérieure — date de la sépa-

(1) J'appelle ainsi cette doctrine communiste révolutionnaire, dont les moyens d'action sont brutalement révolutionnaires et dont un matérialisme dogmatique constitue la philosophie.

ration de deux tendances qui jusqu'en 1871 marchèrent relativement d'accord, tendances synthétisées par deux hommes d'une grande valeur : Karl Marx et Bakounine. Tandis que la première tendance incline de plus en plus vers la concentration et la discipline pour aboutir à la conquête des pouvoirs publics, la seconde s'oriente vers le fédéralisme, l'autonomie des communes, des groupements, pour aboutir à l'action révolutionnaire individuelle.

Dans l'Europe latine, ce sont des anarchistes comme Casiero qui font connaître le Marxisme. La plupart des publications anarchistes de l'époque s'intitulent socialistes-anarchistes ou même socialistes tout simplement. Fabri, du *Pensiero*, assure que les anarchistes demeurèrent les plus fidèles disciples de Marx, aux conceptions duquel ils sont redevables de leurs idées catastrophiques sur la transformation sociale de l'Europe.

C'est après le procès de Lyon, après le procès des trente, même vers 1890 qu'apparaissent les premiers schismes : d'aucuns se séparent des propagandistes par le fait. Les individualistes apparaissent ressuscitant Max Stirner et se réclamant de Nietzsche. Tucker, de New-York, va jusqu'à prétendre que ni Kropotkine, ni Reclus ne sont anarchistes. Viennent ensuite, et sans souci des dates : les naturiens (*l'Age d'Or*, la *Nouvelle Humanité*), les végétariens (Domela Nieuwenhuis et Élisée Reclus sont végétariens), qui comptent parmi les leurs beaucoup d'anarchistes des pays du nord ; les moralistes, les anarchistes-chrétiens et tolstoïsans avec Tolstoï, Orosby, Félix Ortt, van Rees, etc. ; les éducateurs et les scientifiques ; les colonisateurs (G. Rossi et la *Cecilia* ; l'essai de Blarikum, van Eeden et l'Association pour

la possession du sol en commun, en Hollande; G. Butaud et le milieu libre de Vaux); les partisans de l'entente libertaire (*L'Ere Nouvelle*); les anarchistes réformistes (*l'Œuvre nouvelle*); les anarchistes théosophes (Bruxelles, Marseille, en Hollande, etc.); certains anarchistes vont jusqu'à voter, font partie des loges maçonniques; défendent le Gouvernement républicain, parce qu'ils le préfèrent, malgré tout, au régime réactionnaire. Il se forme en province des groupes républicains libres: penseurs libertaires, qui s'en vont demander au sous-préfet d'interdire les processions, etc.

De cette crise, et sans s'occuper des excommunications ou des inexactitudes intéressées, est-il possible de tirer la synthèse d'une philosophie anarchiste ou libertaire, de dégager un idéal libertaire, d'en espérer la réalisation ?

C'est ce qui fera le sujet d'une seconde causerie.

E. ARMAND.

Vie et Doctrine de Jésus

II. — LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Formation du Sermon sur la Montagne dans l'esprit de Jésus. Jésus lit les prophètes et médite leur doctrine. Les prophètes prêchaient un Dieu méprisant les rites (Isaïe, I, 11, 12) et les prêtres (Osée, VI, 9), un Dieu aimant la piété et non les sacrifices (Osée, VI, 6), un Dieu disant : « Le jeûne consiste à partager son pain avec celui qui a faim. » (Isaïe, LVIII, 5-7.) A la religion sacerdotale, formaliste, extérieure, ils

opposent une religion intérieure basée sur un travail personnel en vue du bien.

Le Sermon sur la Montagne. Jésus se plaisait à prier seul sur le sommet des montagnes : là, il se sentait en présence de son Père céleste. Lorsqu'il se fut décidé à communiquer aux autres les réflexions que lui avait suggérées la lecture des prophètes, il s'acquit un grand nombre de disciples. Un jour, il emmena avec lui sur une montagne des gens du peuple qui avaient été charmés par son enseignement. Il s'assit ; on s'approcha de lui et dans le calme solitaire de l'espace silencieux, il laissa tomber de ses lèvres des paroles admirables, qui sont dans la mémoire de tous. Elles se résument dans l'une d'entre elles : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » (Matth., V, 8.) Jésus ne considère dans un acte que l'intention. Purifier les intentions de chaque homme, voilà pour lui le principe de toute religion et de toute réforme sociale. A quoi serviraient les rites et les sacerdoces ? Un rite, une cérémonie extérieure est chose mesquine auprès de la pauvreté en esprit. En fait, Jésus a toujours méprisé les observances légales : il violait le Sabbat (Marc, II, 27) ; il ne jeûnait pas (Marc, II, 18-22) etc., etc. ; il a parlé contre les liturgies : « En priant, ne multipliez pas de vaines paroles. » (Matth., VI, 7.) Nul n'a été moins prêtre que Jésus.

Histoire et conséquences du Sermon sur la Montagne. L'homme a mieux aimé se bercer de légendes et accomplir des rites que de purifier son cœur. Jésus a été divinisé, pensée qui lui aurait paru sacrilège. Une fois Jésus répondit à un homme qui l'avait appelé Bon Maître : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul. » (Marc, X, 17, 18.) Un

sacerdoce s'est formé ; des paroles sur l'Eglise furent intercalées dans l'Evangile selon Matthieu. L'Eglise et sa base, le dogme de la divinité de Jésus sont donc absolument contraires à l'esprit de Jésus. Mais alors pourquoi l'Eglise a-t-elle vécu si longtemps ? C'est parce qu'elle contenait en elle de quoi satisfaire tout le monde : à ceux qui aimaient une religion extérieure, elle a présenté des miracles, des observances, un sacrifice, une petite mythologie (le Père, le Fils, le Saint-Esprit) ; à ceux qui aimaient une religion intérieure, elle a présenté son monothéisme et la doctrine vraie des prophètes et de Jésus, résumée dans le Sermon sur la montagne. Elle a voilé la contradiction intime qui existait entre ces deux ordres d'idées.

A nous de voir clair. L'Eglise n'a aucun droit sur les paroles authentiques de Jésus, qui nous montrent que l'esprit sacerdotal est une des plus grandes erreurs qui soit parmi les hommes. Celui qui essaierait d'abolir l'Eglise et le sacerdoce au nom du sentiment religieux serait un continuateur des prophètes et de Jésus ; il supprimerait une des causes les plus importantes de nos dissensions politiques ; enfin, il ferait une œuvre de vérité scientifique.

CHARLES PAGOT.

L'Arlequin=Deucalion de Piron

En 1722, la mode des spectacles forains était dans toute sa force, au carré Saint-Germain comme à l'enclos Saint-Laurent. Les entrepreneurs de théâtres, établis après le départ des comédiens italiens exilés,

en 1697, avaient courageusement et ingénieusement lutté contre les revendications de l'Opéra et de la Comédie-Française, et avaient créé un genre plaisant et nouveau, l'opéra-comique. Ils y triomphaient, quand, Louis XIV étant mort, le Régent rappela les Italiens. Ceux-ci, voyant le public émigrer vers la foire, l'y suivirent et vinrent faire concurrence aux malheureux forains, allant jusqu'à leur interdire les dialogues, le chant, les scènes, et à les réduire aux danseurs de corde.

Francisque, qui dirigeait l'Opéra-Comique, s'affaiblissait déjà; à demi ruiné par un incendie, il craignait la déroute complète, quand il se souvint d'un certain Piron, copiste chez le comte de Belle-Isle, dont on lui avait vanté l'esprit et le talent théâtral. Il courut chez lui et lui proposa cent écus pour le sortir d'embarras.

Il s'agissait de faire une pièce à un seul personnage parlant, et néanmoins gaie et intéressante. Piron, ne pouvant refuser cette aubaine, se mit à l'œuvre et, deux jours après, lui apportait *Arlequin-Deucalion*, « monologue » à quatorze personnages.

C'est la transcription burlesque de l'antique légende du déluge. Deucalion et sa femme Pyrrha, seuls épargnés par ce cataclysme, refont une humanité en jetant des pierres qui deviennent hommes et femmes. Devenu Arlequin — c'était alors le premier rôle obligé de ces parades comme des pièces italiennes — Deucalion se trouve dans une île déserte où il monologue tout son soul et s'en donne en liberté contre l'humanité défunte, les lois de jadis, les mœurs du jour, les théâtres, sans oublier les spectacles rivaux et les auteurs qui ont vilainement délaissé le pauvre Francisque.

Plusieurs personnages sont intervenus, muets pour des raisons diverses : c'est Melpomène, muse de la tragédie, dédaignant de répondre ; Thalie, la muse comique, à qui il coupe la parole ; Pégase, qui est un cheval ; Apollon, qui parle en musique ; Pyrrha enfin, qui n'est point morte, mais à qui le saisissement a paralysé la langue. Ne parlent qu'un perroquet et Polichinelle, dont on n'avait point songé à interdire le baragouin.

Arlequin, roi de cette nouvelle création, juge, critique et refait tout, et se hausse au ton tragique, en retrouvant un tonneau d'où il sort des objets ayant appartenu aux hommes d'autrefois : un sac à procès, qui l'inspire contre la chicane ; un pistolet, qui lui fait maudire le meurtre et la guerre ; une bourse, qui lui dicte un fort bel anathème contre l'argent.

Enfin Pyrrha et lui refont, à coups de pierres, leur humanité. Il en naît cinq garçons et quatre filles. Les garçons sont rangés par Arlequin suivant leur utilité : le *laboureur* d'abord, « comme le plus nécessaire à la vie » ; l'*artisan* qui suit son aîné « comme le siècle d'argent suivit le siècle d'or » ; l'*homme d'épée*, qui « tuera ceux qui voudraient tuer ses frères » ; le *robin*, qui fera habilement ses propres affaires. Le cinquième est énigmatique, et son habit est composé de celui de tous les ordres de la société. Il marie les quatre premiers aux quatre filles et la nouvelle race va commencer.

Œuvre hardie autant que gaie, d'un style varié, vivant, abondant, plein d'éloquence parfois, où Piron, connu, trop superficiellement, pour ses facéties et ses bons mots, montre la science dramatique, la hauteur de vues, le sentiment juste, qui reparaitront dans divers passages de ses comédies, dans sa très belle

pièce de l'*École des Pères*, et dans ce chef-d'œuvre la *Métromanie*.

PIERRE VRIGNAULT.

Les Livres qui font penser

Cours de morale, par JULES PAYOT. Prix : 2 fr. 50. Librairie ARMAND COLIN. — C'est le livre d'un homme d'action, d'un éducateur de volontés, qui prétend créer un enseignement moral indépendant, non pas seulement de tout dogme, mais de l'état d'esprit qui résulte de longues traditions confessionnelles ; c'est aussi une réponse directe à tous ceux qui arguent de la crise morale actuelle pour soutenir qu'une tentative pour établir des règles de conduite, en dehors de la tradition, est d'avance destinée à un insuccès radical. Evidemment, la base sur laquelle reposait l'ancienne morale s'effondre ; le terrain s'est dérobé ; et ce fut l'œuvre de la science et surtout de la critique philosophique. Le déterminisme psychologique a transformé le sens du mérite et du démérite, de la responsabilité ; des transpositions profondes et lentes s'opèrent dans nos consciences ; les mots eux-mêmes sont encore à créer. Le désarroi ne peut être nié.

Mais ce désarroi est précisément la preuve d'une moralité supérieure. Il est des heures où la foi, bien plutôt que le doute, serait un mol oreiller, et pourtant mieux vaut errer péniblement et sans gîte à la recherche de la vérité, dût-on trébûcher à chaque pas, que de s'enclorre sciemment dans un édifice de mensonge. Le dilemme est autrement pressant de nos jours qu'au temps de Pascal : suivre la raison ou *s'abêtir*, et pour nous la suprême immoralité serait, même sous prétexte d'être moral, de volontairement s'abêtir.

M. Payot s'efforce de faire pénétrer dans tous nos devoirs la notion de la solidarité et dans toutes nos actions la préoccupation de leurs conséquences lointaines. Ici les

partisans des morales confessionnelles se plaisent à exercer leur verve. Voyez-vous un de nos contemporains consentant à économiser un seau de charbon pour augmenter le stock social en vue du jour où, dans quelques milliers d'années, l'humanité manquerait de combustible. Et, ajoute-t-on, demander à un individu de renoncer à une jouissance immédiate parce qu'elle nuirait à un de ses descendants, plus ou moins éloignés, c'est s'exposer à l'entendre vous demander si vous voulez le duper, ou, plus familièrement, « si vous le prenez pour une poire ». Mais à quel espalier emprunter une comparaison pour qualifier l'homme qui, au vingtième siècle, subordonnerait non seulement sa pensée philosophique, mais toutes ses actions, les plus sérieuses, les plus intimes, comme aussi les plus insignifiantes, ses gestes, ses attitudes à tout un système de châtimens et de récompenses, de justice distributive, qui interviendrait non plus dans deux ou trois mille ans, mais à la consommation des siècles, lors du jugement dernier.

Précis de droit usuel, droit public, droit civil, par F. ALENGRY, licencié en droit, docteur ès lettres. (Librairie d'éducation nationale, 11, rue Soufflot; 4 francs.) — Il était nécessaire de signaler aux universités populaires, aux syndicats, aux coopératives, ce livre, dans lequel on trouvera classés méthodiquement les renseignements indispensables sur les lois actuelles.

De la condition du peuple au vingtième siècle, par H. DAGAN. (GIARD et BRIÈRE, 16, rue Soufflot; 3 fr. 50.)

La réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement, par P. SAINTYVES. (E. NOURRY, rue des Saints-Pères, 11.)

L'Anarchie aux États-Unis, par PAUL GHIO. (Librairie ARMAND COLIN, 5, rue de Mézières.)

CORRESPONDANCE

Saint-Mandé, le 10 décembre 1903.

Monsieur le directeur de la *Coopération des Idées*.

Vous avez bien voulu accueillir ma communication relative à votre enquête sur le lien social; je n'ai pas l'intention de développer davantage la thèse que je n'ai fait qu'indiquer et dont je laisse vos lecteurs juges; mais il me semble que la réponse de M. Mazel appelle quelques réflexions qui, je l'espère, ne leur paraîtront pas trop inopportunes.

Il y aurait, de ma part, une prétention insupportable à venir au secours de Littré, si rudement malmené par votre correspondant. Tout au plus pourrait-on faire remarquer que le texte cité ne peut répondre exactement aux questions posées par M. Deherme, puisqu'il les a précédées d'un nombre considérable d'années; mais je n'en estime pas moins que Deherme a bien fait de le représenter comme capable de jeter une vive lumière sur la controverse qu'il a soulevée.

Au contraire de M. Mazel, je pense, indépendamment de la qualité du style qui ne peut être en question, que la page de Littré pose, de la manière la plus philosophique et la plus élevée, le problème moral; en termes abstraits et généraux, cela va sans dire, qu'il est commode d'appeler « verbiage » peut-être, parce que les mots recouvrent des idées si solides qu'elles échappent forcément à un examen superficiel qui ne se contenterait en pareille matière que de « faits » et de « chiffres », procédé de statisticien un peu déplacé dans une discussion de cette nature.

Si la morale, quelque fondement qu'on lui suppose, est la règle d'action des hommes, elle dépend évidemment de la nature des sentiments qui leur inspirent cette action, et de la possibilité d'agir que comporte la fatalité extérieure qui les domine.

Ce sont là les deux pôles de toute morale; c'est, d'une

part, la plus haute forme possible du sentiment, l'amour de l'Humanité, que Littré distingue justement de l'amour des hommes et qui lui est infiniment supérieur, parce que l'Humanité est l'édifice dont les hommes ne sont que les matériaux; d'autre part, la conception réelle du monde, telle que la science nous la révèle et nous la révélera de plus en plus et qui aboutit, en effet, en fin de compte, au « sentiment d'une immensité où tout flotte ».

Mais nous sommes ici sur des sommets philosophiques; en pratique, nous ne pouvons pas nous référer, pour chacune de nos actions, à « la conception positive du monde et au sentiment d'une immensité où tout flotte ». C'est le rôle des règles morales d'en procéder plus ou moins directement, par une série de chaînons ou d'intermédiaires que la pratique ne considère plus ou néglige, mais que le philosophe reconstruit constamment pour donner à son édifice moral la cohésion et la coordination nécessaires.

Aussi n'est-il pas difficile de montrer que la critique de M. Mazel se retourne contre lui et qu'on pourrait le prendre, lui aussi, en flagrant délit de verbiage et d'incompréhension.

Littré nous parle de cette raison de l'Humanité qui limite les impulsions personnelles et agrandit les impulsions impersonnelles, et M. Mazel répond que c'est la transformation du conscient en inconscient, fait de l'éducation et non celui de la raison de l'humanité. Où l'éducation chercherait-elle ses règles, si ce n'est dans l'expérience universelle, c'est-à-dire dans la raison de l'Humanité ?

M. Mazel s'étonne qu'il y ait une morale progressive et des péchés nouveaux. Nous nous étonnons à notre tour que M. Mazel ne voie pas que le progrès humain, consistant dans l'établissement de règles de plus en plus précises et étroites s'adaptant à cette complexité toujours croissante de phénomènes qui constitue l'évolution, aboutit précisément à la reconnaissance de nouveaux devoirs et conséquemment de « péchés nouveaux », expression dont nous nous emparons volontiers.

« La démonstration du mensonge ne suffit pas; il ne faut pas mentir, dit M. Mazel, et Littré ne pose même pas

la question. » Est-ce que Littré a condensé toute sa pensée dans les cinquante lignes que Deherme a citées ?

« La croissante notion que l'homme prend de sa situation dans l'univers, le sentiment d'une immensité où tout flotte a-t-elle augmenté d'un millimètre la charité humaine et diminué d'un centimètre cube la canaillerie humaine ? » se demande M. Mazel.

Posée sous cette forme brutale, la question paraît ridicule, et la réponse semblerait impertinente. Pourtant l'histoire du progrès humain montre que nos actions, même les plus indifférentes en apparence, dépendent des plus hautes conceptions, en vertu de la liaison étroite et constante des phénomènes aussi bien cosmologiques que biologiques, sociologiques et moraux. Est-ce que M. Mazel lui-même n'attache pas à la conception de Dieu des effets directs sur la moindre de nos actions, sur le plus infime des phénomènes naturels ? Le miracle, si cher à nos théologiens, n'est-il pas la manifestation brutale et grossière de la participation de la puissance supérieure dans les événements humains ou cosmiques ?

Sans doute, l'acte moral n'est pas ordinairement précédé d'une délibération consciente ou d'un appel aux fondements de nos croyances. L'impulsion morale dérive d'un préjugé acquis, ou si l'on veut d'une auto-suggestion par laquelle notre conscience, telle qu'elle résulte de notre éducation, se manifeste. Mais dans cette construction de la conscience, interviennent nécessairement les conditions supérieures qui la déterminent : une conception de l'ordre universel qui règle nos actions et un sentiment élevé d'amour qui les justifie.

La philosophie de Littré peut sembler insuffisante à ceux qui pensent que « l'adoration du Créateur, le désir de bonheur éternel, le frisson du surnaturel » constituent les motifs les plus puissants de notre conduite. Illusion touchante et respectable que nous nous garderions bien de vouloir détruire, mais qui n'autorise pas à traiter sans égards et sans ménagements un des représentants les plus éminents de la pensée contemporaine.

Quelques mots encore sur la thèse même de M. Mazel : « un homme peut se passer de religion, mais non pas la société ». Il en conclut, tantôt que les hommes sont mûs

par des motifs vulgaires ou d'ordre essentiellement pratique, tantôt que leurs actes ne s'expliquent que par la prédominance du sentiment religieux. Ainsi « un individu peut, à la rigueur, se sacrifier à un bien futur et problématique pour l'humanité ; une génération ne consentira pas à diminuer son salaire de 10 p. 100 pour le bien-être des gens du vingt et unième siècle ».

Nous penserions, vous et moi, d'après ce qui précède, que la religion impulse quelquefois les hommes et plus rarement les collectivités, et pourtant M. Mazel nous affirme que c'est le contraire qui se produit.

Dans son sens véritable, la religion est l'institution éternelle, sous des formes changeantes, qui permet aux hommes de concevoir une destinée commune, poursuivie par des moyens convergents, déduits d'une raison universellement acceptée. Elle est le nœud même de la conciliation entre l'individu et la société, dont elle détermine l'harmonie d'abord imparfaite, puis consciente.

La question qui nous divise est justement de savoir si la religion théologique, avec ses imprécisions et son vague, est une meilleure direction de l'humanité que la philosophie scientifique, résumé permanent de l'expérience universelle, soumettant à l'autorité supérieure de la raison l'individu qui s'agite et l'humanité qui le mène.

Et voilà pourquoi « le sentiment d'une immensité où tout flotte » me semble un point d'appui plus solide pour les esprits et les cœurs que « le frisson du surnaturel ».

LUCIEN MOMENHEIM,

Membre de la *Coopération des Idées*.

Paris, le 10 décembre 1903.

Une conférence, surtout une conférence aussi magistrale que celle de M. Han Ryner, aurait manqué son but si elle ne nous poussait à la réflexion, si elle ne nous forçait à établir une comparaison entre les idées émises par le conférencier et celles de ses contradicteurs.

L'un d'eux, lors de la discussion qui a suivi la conférence, a déclaré que les procédés grâce auxquels M. Han

Ryner prétend s'élever à une moralité supérieure sont inefficaces parce que la morale ne nous vient pas de l'intérieur, mais de l'extérieur; parce qu'elle est non un produit de l'individu, mais un produit de la société. Est-ce bien certain ?

Certes, un homme isolé qui n'aurait aucun rapport avec les autres hommes, pourrait sans inconvénient supprimer de sa morale tous ses devoirs envers ses semblables; mais il lui resterait encore à remplir ses devoirs envers lui-même, et cela aussi est de la morale. Toute la morale ne nous viendrait donc pas de l'extérieur. D'un autre côté, l'histoire nous enseigne, qu'aux époques les plus diverses, il s'est trouvé de grands penseurs dont les idées morales dépassaient beaucoup la morale de leurs contemporains. Comment cette morale élevée aurait-elle pu fructifier en eux, s'ils n'avaient eu, pour l'acquérir et la développer, que l'exemple et les conseils de leurs concitoyens ?

Quant au moyen, au procédé que nous pouvons mettre en usage pour accroître notre moralité, il est bien connu et employé: c'est l'exercice. Un exercice régulier, méthodique, en un mot une gymnastique appropriée à cet objet. Une gymnastique du corps réussit toujours à fortifier nos muscles, une gymnastique de l'esprit réussit toujours à fortifier notre intelligence et notre volonté; comment une gymnastique morale serait-elle impuissante à fortifier notre moralité ?

M Han Ryner n'avait-il pas répondu à l'avance à l'objection et ne nous indiquait-il pas clairement ce que nous devons faire, quand il nous disait: « Tous nos efforts doivent tendre à ne pas laisser nos besoins physiologiques régner en souverains maîtres sur nos actions; nous devons résister à leur tyrannie et ne pas désespérer du succès. »

Oh! la lutte est longue et difficile, et bien téméraire serait celui qui croirait vaincre dès le premier jour, sans craindre un retour offensif. Mais un exercice journalier, une pratique quotidienne de notre volonté mise au service de notre perfectionnement moral, nous montrerait bien vite que notre impuissance est moins grande que nous ne la supposons. Notre confiance en nous-mêmes en serait accrue, et ce serait le prélude de nouvelles victoires.

Si il était permis de caractériser en quelques mots les deux morales que nous avons vues en présence, on pourrait dire : que la morale reconnue comme seule possible par les contradicteurs de M. Han Ryner, la morale venant de l'extérieur, en un mot la morale ayant cours, est une morale de convention et du bout des lèvres, l'équivalent d'un catéchisme, une morale toute pétrie de préjugés et d'immoralités. Combien plus belle, plus pure, et aussi plus profitable apparaît la morale que nous fait entrevoir Han Ryner, quand, à l'aide d'efforts soutenus de notre volonté, il nous convie à nous élever bien au-dessus de la morale ambiante !

E. ROSSIGNOL,

Membre de la *Coopération des Idées*.

Paris, 20 janvier 1904.

Comme il fallait s'y attendre, la transformation du caractère de Nora au dernier acte de *Maison de Poupée*, a soulevé, lors de la représentation de la pièce d'Ibsen à la *Coopération des Idées*, les discussions les plus passionnées. Il est bon à ce sujet de mettre sous les yeux de nos camarades ce passage d'un article de l'excellent traducteur d'Ibsen, M. Prozor, où celui-ci explique qu'il ne s'agit pas là d'un coup de théâtre insuffisamment préparé : « Dès le début de la pièce, au contraire, on voit s'amonceler l'orage et on sent l'effet qu'il produit sur l'être de Nora, que sa mobilité native n'a pas empêchée de persévérer durant des années dans une tâche opiniâtre. Elle travaille à se libérer d'un joug sous lequel l'a courbée un acte inconsciemment coupable, aussi généreux qu'irréfléchi. Et, au cours même de l'action, des idées de mort, de suicide, ne traversent-elles pas par instants, comme des éclairs soudains, cette âme en apparence insouciant ? Au dernier moment, l'épisode de Rank vient encore lui imprimer une forte vibration et hâte ce moment de lucidité qui accompagne les états de tension extrême. Qu'on pense aussi à ce prodige qu'elle attend sans cesse ; il ne s'accomplit pas au moment donné, et soudain le voile tombe de ses regards désenchantés ; elle voit la réalité et ne meurt pas comme d'autres.

Au contraire, elle veut vivre, *vivre et comprendre* ; et tout est sacrifié à ce devoir primordial, à ce devoir envers elle-même. C'est là toute la pensée de l'auteur. Elle se relie à ses théories générales. Mais il n'est pas vrai, je le répète, que, pour la mettre en action, Ibsen fasse bon marché de la vérité. C'est même un réel trait de génie que d'avoir fait Nora telle qu'elle est. Une nature instable et enfantine comme la sienne est plus propre qu'une autre à *recevoir le coup de foudre*. Les âpres vérités qui jaillissent de sa bouche peuvent être assimilées à un cri d'amour (ou de foi, comme dans *Polyeucte*) venant éclairer tout d'un coup l'état d'une âme qu'on ne connaissait pas et qui ne se connaissait pas elle-même. Un mouvement qui n'étonnerait pas, dans un autre milieu, venant d'un entraînement amoureux, ne doit pas étonner, dans celui où l'action se déroule, produit par un mouvement de révolte. »

L. V.



Le Directeur-gérant : E. VITTA

6-2-04. — Paris, Imp. E. Arrault et C^{ie}.

Programme des Cours.

HISTOIRE : *La Commune au Moyen Age.*

1° Formation des classes populaires. — 2° La révolution communale. — 3° La démocratie pendant la guerre de Cent Ans.

Ces conférences seront faites par MM. LEFRANÇO, LANDOT et FLET.

QUESTIONS SOCIALES.

1° L'Apprentissage et l'Enseignement professionnel. Le Droit au savoir. — 2° La Grève et le Droit de coalition. Les Litiges collectifs en matière de travail. Les Grèves locales et corporatives. La Grève générale. L'Arbitrage obligatoire. — 3° Le Chômage et le Droit au travail. Assurance obligatoire contre les risques de chômage.

Ces Conférences seront faites par M. Victor DAILLE, membre du Conseil supérieur du travail.

4° La vie ouvrière en Angleterre : A. Le Socialisme en Angleterre ; B. Les Trade-unions ; C. Les Coopératives anglaises.

Ces Conférences seront faites par M. BECQUERELLE.

SCIENCES.

1° Les Rayons X. — 2° La Télégraphie sans fil. — 3° Lamarck. — 4° Delambre.

Ces conférences seront faites par MM. DUCHAUSOY, COMONT, et RIGOLLET.

CONFÉRENCES DIVERSES.

Des conférences sur diverses questions de *Philosophie*, de *Beaux-Arts*, de *Littérature*, des séries de *Lectures expliquées* seront faites par MM. BECQUERELLE, CARON, DISPAN DE FLORAN, FLORISOONE, RODRIGUES, SCHEID, etc.

Le Comité prépare l'organisation d'un *Cours de Comptabilité élémentaire* et d'un *Cours d'Hygiène populaire*.

Université Populaire de Poitiers

L'Emancipation, 11, rue de l'Université

Fondée en 1901, grâce à l'initiative de trois camarades de situation très modeste, elle se ressent toujours de ses origines, elle s'en ressent et ne s'en porte pas plus mal.

Ce n'est pas une U. P. « Chic », œuvre charitable de quelques gros fonctionnaires sous la présidence d'honneur de M. le Préfet et le patronage du député de l'endroit et des autres « serviteurs » de la Démocratie.

Suspecte aux politiciens de tout acabit, « Jésuitière », selon les uns ; « repaire d'anarchistes », au dire des autres, elle ne s'est laissée circonvenir par aucun « parti » ; elle est en dehors ou plutôt au-dessus de tous.

Notre U. P. est ouverte *tous les soirs*. Une bibliothèque, modeste il est vrai, a pu être créée.

Tous les mercredis, lecture-causerie.

Tous les samedis, conférence.

Tous les dimanches, soirée familiale.

Nous sommes environ 250 membres; sur ce nombre, une centaine de fidèles, beaucoup de jeunes gens.

Nous n'obtenons pas des Universitaires le concours que l'on serait en droit d'espérer d'eux dans une ville comme Poitiers, où ils sont nombreux.

Des étudiants, moins encore; ces jeunes gens n'ont pas d'enthousiasme; la position dans l'avenir, la noce dans le présent: voilà ce qui les occupe.

Nous avons un local à nous, dont nous payons le loyer 600 fr. par an, 2 salles: une pour la bibliothèque, l'autre pour les conférences et les veillées familiales du dimanche.

La « Crise » ne nous a pas atteints, car nous sommes plus nombreux que l'an passé. Le Conseil municipal nous alloue une subvention de 600 francs.

NOTICE SUR LE THÉÂTRE DE « L'ŒUVRE »

Le Théâtre de « L'ŒUVRE » a été fondé en 1892 par M. Lugné-Poë lors d'une représentation de Pelléas et Mélisande (M. Maeterlinck) et a toujours depuis 40 ans poursuivi le but un peu sévère pour une entreprise modeste et libre: un théâtre « d'Idées » qui a aussi été désigné théâtre « d'Esprit nouveau ».

En 10 ans « L'ŒUVRE » a pu révéler plus d'auteurs nouveaux, inconnus du public, qu'aucun autre théâtre français pendant la même durée de temps. Ceci doit-être constaté ayant tout autre résultat, si le succès un peu singulier des auteurs du Nord laissa à « L'ŒUVRE » une particulière et ridicule réputation d'exotisme.

Par la liste qui suit on prouvera cependant l'utilité de « L'ŒUVRE » vers le progrès et la préoccupation de notre Théâtre moderne.

Enfin on prouve encore que « L'ŒUVRE » ne fut entachée d'aucun particularisme ou système.

PARIS. — Auteurs n'ayant jamais été joués et révélés à « L'ŒUVRE ».

| | | |
|-------------------------|----------------------------------|---------|
| Henri BATAILLE..... | La Belle au Bois Dormant, féerie | 3 Actes |
| | Ton Sang | 4 — |
| Maurice BEAUBOURG... | L'Image..... | 3 — |
| | La Vie muette..... | 4 — |
| Tristan BERNARD..... | Les Pieds nickelés..... | 1 — |
| | Le Fardeau de la Liberté | 1 — |
| St-GEORGE de BOUTRELIER | La Victoire..... | 5 — |
| Judith CLADEL..... | Le Volant..... | 4 — |
| Romain COOLUS..... | Raphaël..... | 3 — |
| Louis DUMUR..... | La Motte de Terre | 4 — |

| | | | |
|-------------------------------|---------------------------------------|---|------|
| René DUBREUIL | Des Mots, des Mots | 1 | Acte |
| Robert DHUNIÈRES | La Belle au Bois | 3 | — |
| André GIDE | Le Roi Candaulé | 5 | — |
| Maxime GRAY | Dernière Croisade | | |
| Maurice de PARAMOND | La Noblesse de la Terre | 4 | — |
| | Monsieur Bennet | 4 | — |
| A.-F. HEROLD | L'anneau de Cakountrala | 5 | — |
| Ambroise HERDEY | Le Fils de l'Abbesse | 3 | — |
| Alfred JARRY | Ubu | 3 | — |
| Frantz JOURDAIN | Un Gage | 5 | — |
| André LEBEY | La Scène | 1 | — |
| Van LERBERGHE | Les Flaneurs | 1 | — |
| Maurice MAETERLINCK | L'Intruse | 1 | — |
| | Pelléas et Mélisandre | 5 | — |
| | Intérieur | 1 | — |
| | Nonna Vanna | 3 | — |
| Pierre QUILLARD | L'Errante | 1 | — |
| QUINEL | | 1 | — |
| RACHILDE | L'Araignée de Cristal | 1 | — |
| Henri de REIGNER | La Gardienne | 1 | — |
| Romain ROLLAND | Stert | 3 | — |
| | Morituri | 3 | — |
| | Le Triomphe de la Raison | 3 | — |
| Edmond SÉE | La Brebis | 2 | — |
| SOULAINÉ | Le Tandem | 2 | — |
| Gabriel TRARIEUX | Nuit d'Avril à Ceos | 1 | — |
| Géo TRÉZENICK | | 1 | — |
| VERHAEREN | Le Clotre | 3 | — |
| VEROLA | L'École de l'Idéal | 3 | — |
| VILLEROY | Hérakléa | 3 | — |
| VANZYPE | L'Echelle | 3 | — |
| | Etc . . . , etc . . . , etc | | |

Les auteurs déjà joués dans d'autres théâtres furent infiniment moins nombreux, et c'était logique. — Parmi ceux-ci MM. Jean LORRAIN, SOURIES, etc.

Reconstitutions antiques ou classiques faites à Paris.

Inde. — Le Chariot de terre cuite, 5 actes adaptés par V. BAR-RUCAND, 93.

Angleterre. — Reconstitution mise en scène Shakespearienne, Mesure pour mesure, au Cirque d'été 1899. — Annabell, de FORT, 1897. — Venise sauvée, d'OTAWAY, 1898.

France. — La Vérité dans le Vin, COTTE 1897. — Carmosine, MUSSET, 1898, etc.

Entretien d'un philosophe avec la Maréchale, DIDEROT.

Auteurs étrangers représentés à « L'ŒUVRE »

Allemagne. — GERARDHT HAUPTMANN : Ames solitaires, La cloche engloutie.

Espagne. — ÉTCHECARRAY, Le grand Galeoto.

Suède. — GUEGERSTAN, Dans le crime. — HELLEN AMEEN, Une mère. — STRINDBERG, Créanciers ; Père.

Angleterre. — OSCAR WILDE, Salomé.

Russie. — GOGOL, Revisor.

Norvège. — HENRIK IBSEN, Rosmerstalm ; Un ennemi du peuple ; Solness le Constructeur ; La Dame de la Mer ; Per Gynt ; Brand ; La Comédie de l'Amour ; Les soutiens de la Société ; Jean-Gabriel Borkman ; Maison de Poupée. — B. BJORNSON, Au-dessus des forces humaines ; 1^{re} et 2^e parties. — HEIBERG, Le Balcon.

Danemark. — H. BAUG, Frères.

D'après le Chinois. — Fleur palan enlevée, adap. de I. ARÈVA, des partitions musicales de E. GRIEG, ADALBERT, MÉRIEUR, Claude TERRASSE, G. HUE, DARLA, de WAILLY furent révélées pour la première fois à « L'ŒUVRE » avec des chefs d'orchestre, comme MM. Camille CHEVILLARD, (Orch. Lamoureux), Gabriel Marie, Claude TERRASSE, TIERSOT, etc.

Parmi nos décorateurs qui illustrèrent nos programmes ou nos décors, citons MM. :

AUBURTIN, ROCHEGROSSE, E. VUILLARD, Maurice DEVIS, BONNARD, SERUZIER, BAILLY, HERMAN PAUL, VALLOLON, BURNE, JONES, etc.

Des conférenciers qui présidèrent nos soirées, révélons les noms de MM. A. de WYZEWA, VIGNÉ d'OCTON, Camille MAUCLAIR, Léopold LACOUR, GEORGE VANOR, H. BÉRENGER, FOURNIÈRE, LAURENT-TAILHADE, L. MÜHLFELD, Marcel SCHWOB, Henry de JOUVENEL, Edmond PICARD, etc.

Plus de 200.000 francs de cachets aux artistes ont été distribués en 8 années, et parmi celles qui peuvent se réclamer le plus justement de « L'ŒUVRE », ne donnons que deux noms très modernes, Mmes Suzanne DESPRES et B. BADCY. La liste serait trop longue à établir.

A l'étranger de Dronthjlm (Norvège), à Tubin « L'ŒUVRE » hors son répertoire a porté outre les noms de BECQUE, de Jules LEMAITRE, de DUMAS, tout le répertoire classique français.

Enfin, à chaque représentation, des places ont été offertes, soit aux syndicats ouvriers, soit à des groupements populaires dans la proportion de 4 pour 1 payante.

En vente à la « Coopération des Idées »

| | Franco | |
|---|--------|------|
| <i>Un Pessimiste français,</i> par G. Deherme. | 0 25 | 0 30 |
| <i>Tolstoï,</i> par Suarès. | 1 » | 1 15 |
| <i>Le Palais du Peuple,</i> par Gabriel Seailles. | 0 10 | 0 15 |
| <i>Lettres d'un répétiteur en congé,</i> par Brenni. | 0 60 | 0 70 |
| <i>Jules Lagneau</i> (avec por- trait) | 0 50 | 0 60 |
| <i>Le Coopératisme</i> (illu- stré) par A.-D. Bancel, broché. | 1 50 | 1 70 |
| <i>La Coopération des Idées. — Une ten- tative d'éducation et d'organisation popu- laires,</i> par G. Deherme | 0 50 | 0 55 |
| <i>Le Mouvement éthi- que,</i> par Alf. Mou- let. | 0 50 | 0 65 |
| <i>Les Règles de l'Hon- nête Discussion selon Pascal,</i> par Paul Des- jardin | 0 60 | 0 70 |
| <i>Almanach de la Coopé- ration.</i> | 0 40 | 0 50 |
| <i>La Guerre et la Paix par des chiffres,</i> par Lucien Le Foyer. | 0 20 | 0 25 |
| <i>Que peut l'École contre la Guerre ?</i> par E. Triebel, traduit par V. Rossignol | 0 10 | 0 10 |
| <i>Spoliation des Indigè- nes de Nouvelle- Calédonie.</i> | 0 25 | 0 35 |
| <i>Les Œuvres de frater- nite rurale,</i> par Leo Valleteau | 0 60 | 0 70 |
| <i>Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale,</i> par Pierre Martel. | 0 50 | 0 65 |
| <i>Recherches sur la Men- talité humaine,</i> par P. Froument. | » » | 4 » |

Franco

*Qui veut la santé et
du bonheur ?* par A.

Marrot 1 » 1 15

*Le Positivisme en dix
pages,* par le colonel

Bombard 0 10 0 15

Pour l'Ouvrière, par L.

Varenne 1 50 1 75

Nota. — La Coopération des Idées
se charge de procurer à ses mem-
bres et abonnés, SANS FRAIS, tous
ouvrages, brochures, revues, jour-
naux, etc.

La COOPÉRATION des IDEES

Revue mensuelle
de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de 530 pages, relié
toile 10 fr. — France : 11 francs.

(1899-1900)

Relié toile : 5 fr. — Franco 5 fr. 50.
— Non relié : 4 fr. — Franco : 4 fr. 50.

(1900-1901)

La Coopération des Idées, journal
hebdomadaire d'action et d'éducation
sociale (63 numéros). — 3 francs. —
Franco : 3 fr. 50.

(1901-1902-1903)

La Coopération des Idées, revue
mensuelle d'éducation sociale (12 nu-
méros, 400 pages). Non relié : 3 fr.
Franco : 3 fr. 50.

ANNONCES, 1a ligne : 1 fr.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M^e. Brulle
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay,
Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux
Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000
journaux par jour

En Vente à la Librairie NATHAN

18, rue de Condé

ALCOOLISME ET TUBERCULOSE

365 maximes extraites avec le plus grand soin des écrits, conférences et traités sur l'Alcoolisme et la Tuberculose.

CALENDRIER DE PROPAGANDE 1904

Par Madame LEGRAIN

(0 fr. 50 port non compris)

Le nombre du tirage étant limité, prière de s'inscrire au plus vite.

ASSOCIATION OUVRIÈRE DE COUTURE (1)

M^{me} CLOTILDE GASTELLIER

Directrice

2^{bis}, Rue de Lyon, PARIS

**NOUVEAU CIGARE NASAL ET BUCCAL
DE A. DAUDÉ**

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un cigare et d'un flacon franco contre un mandat de 4 francs adressé à

M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales).

(1) Voir notre article page 171.